

JOSÉ ENRIQUE RODO

Le plus grand écrivain de l'Amérique latine est mort. De l'aveu même d'un critique espagnol, M. Gonzalez Blanco, il était, comme déjà notre Montalvo à son époque, le meilleur prosateur contemporain de langue castillane. — Il était aussi, pour nous, le maître qui montrait de plus haut la direction de nos âmes...

Il meurt, en pleine force, au moment où il exerçait, non sans une certaine majesté solitaire, une sorte de tranquille royauté spirituelle sur le Continent.

A la nouvelle de sa mort, d'innombrables voix ont dû retentir dans le Nouveau-Monde pour clamer notre deuil. Ici nous devons nous borner à signaler brièvement ce que pour nous signifie ce nom.

§

Il faudrait évoquer l'atmosphère, qu'on croyait chargée de présages, de l'époque où il surgit à la vie intellectuelle, pour bien voir, maintenant, combien étaient inévitables les inquiétudes de son initiation. Elles donnent à ses premiers essais ce ton anxieux, pathétique, qui bientôt ne résonnera plus dans le calme alcyonien de son œuvre. Dans son désir de tout comprendre, il s'appropriâ, vers 1895, tous les doutes, toutes les audaces de la pensée de cette fin de siècle. Parmi tant de sollicitations contradictoires, il cherchait une certitude. Il était doué du pouvoir de ressentir, au fond des plus abstraits systèmes, la puissance dramatique des idées. Il semblait engager réellement, dans ses premières méditations, la paix de son âme en face de la vie au sens incertain. Il comprenait alors

passionnément la tragédie d'un Amiel. Mais déjà, le pressentiment de son immunité s'éveillait en lui.

Il parcourait avec sérieux les *Dialogues philosophiques* du plus souriant des professeurs de néant, plus sensible malgré tout au charme des pages ailées, qu'à l'attraction des abîmes qu'elles survolent. Il abordait de préférence les livres vertigineux. Il s'attardait dans la volupté de ne point trouver de foi résistante, d'espérance persuasive, de charité vivifiante : mais ce n'était que dilettantisme pensif et grave, car dans le secret de son cœur une lumière veillait. Dans le nihilisme artificiel de ses premières lectures, une voix intérieure s'annonçait comme pour lui dire : tu te dégageras de cette angoisse, tu trouveras ta voie.

Du désenchantement philosophique, propre à son époque, il se réfugiait dans la poésie. Il demandait aux poètes, comme le d'Annunzio « convalescent de maux exquis », « le vers qui exalte et console ». Il leur demandait aussi des augures, le pressentiment de la voie inconnue, ou la promesse de l'apaisement. Plus malheureux que jamais, les poètes cédaient tous au douloureux désir de ne chercher que l'oubli, et ne savaient que répondre.

Cependant, — dit Rodó, avec cette ferveur qui donne à son ardente perplexité un accent prenant, — il y a dans notre cœur et dans notre pensée bien des angoisses auxquelles personne n'a donné une forme. Toutes les tortures qu'on a essayées sur le verbe, tous les raffinements désespérés de l'esprit n'ont pu suffire à apaiser la soif infinie d'expansion de l'âme humaine.

Dans la libation même du rare et de l'extravagant on est arrivé jusqu'à la lie et nos lèvres s'embrasent dans l'anxiété de quelque chose de plus grand, de plus humain, de plus pur. Seule l'espérance messianique, la foi en celui qui doit venir, cette fleur qui a pour calice l'âme de tous les temps où s'exaspèrent la douleur et le doute, fait vibrer mystérieusement notre esprit.

Révéléateur ! Prophète que redoutent les obstinés des formules caduques et qu'attendent les âmes nostalgiques ! Quand arrivera-t-il jusqu'à nous, l'écho de ta voix dominant le murmure de ceux qui s'efforcent à tromper leurs angoisses solitaires avec le monologue de leur cœur endolori ?...

De toutes les routes nous avons vu revenir les pèlerins, et ils nous ont assuré que devant leurs pas ils n'ont trouvé que le désert et l'ombre. Dans quelle mer ton navire trace-t-il donc son sillon ? Où donc

est la route nouvelle ? De quoi nous parleras-tu, ô Révélateur, pour que nous trouvions dans ta parole la vibration où s'allume la foi, la vertu qui triomphe de l'indifférence et la chaleur où se fond le dégoût ?

Au milieu de leur solitude, nos âmes se sentent dociles, toutes disposées à suivre un guide.

Nous ressemblons au voyageur abandonné qui à chaque instant applique son oreille sur le sol du désert pour découvrir dans la rumeur de ceux qui pourraient venir une lueur d'espérance ; notre cœur et notre pensée sont gonflés d'une anxieuse incertitude...

Révélateur ! Révélateur ! L'heure est venue !... Le soleil à son déclin illumine sur tous les fronts la même pâleur stérile, il découvre au fond de toutes les pupilles la même étrange inquiétude ; le vent du soir recueille sur toutes les lèvres le balbutiement d'une même aspiration infinie. C'est l'heure où « la caravane de la décadence » s'arrête lasse et angoissée, dans la profondeur confuse de l'horizon.

La Vida Nueva était gonflée de cette attente et de cette clameur. Mais attendre une réponse à des angoisses éternelles, n'était-ce pas de la candeur ? Bientôt il cessa d'espérer. Il reconnut que son anxiété venait de l'anarchie intérieure et tâcha de se rasséréner. Il tourna son attention vers la seule vérité de son être et commença à se mettre d'accord avec lui-même. Sa dialectique était avant tout un besoin de concorde.

Apaisé, il put alors mieux écouter les « voix intérieures ». Elles ne tardèrent pas à préluder à cette mélodie de sérénité qui est la musique même de son âme.

Ce Rodó jeune, inquiet, cherchant sa voie n'en sera pas moins intéressant à étudier dans un essai plus approfondi.

Ce fut un Rodó momentané, d'initiation ; bien vite sa vie intérieure se développe et se dégage comme ces climats au printemps furtif et brusque où la sève pressée jaillit presque tout à coup, et fleurit à la hâte, pour céder la place aux radieux jours d'été qui étalent leur splendeur tranquille comme s'ils devaient durer toujours.

Et il y a en vérité, dans l'œuvre de Rodó, des pages d'une sérénité si radieuse, qu'elles inspirent la même mélancolie que des jours trop beaux.

§

Je ne sais quelle fibre indocile, je ne sais quoi de trouble et d'irréductible a souvent révélé, chez nos grands écrivains

américains, le péché originel. Instinctifs, pour la plupart, « géniaux », presque sans le savoir, ils laissaient éclater, avec l'élan des forces élémentaires, un talent soudain et inégal. C'est ainsi que nous avons eu à foison des poètes « inspirés », des orateurs « irrésistibles », des polémistes bondissants, beaux exemplaires de tous les genres faciles, dans le sens de l'aptitude innée. Mais, paresse ou romantisme, nos littérateurs dédaignèrent surtout la mesure. Et cela les ennuyait de se mettre à construire solidement la demeure de la pensée d'un jour en des pays convulsés, instables, en perpétuelle improvisation. Ces romantiques, poètes par « fatalité », plus attentifs aux beautés orageuses de la passion qu'aux exigences « de l'art sévère et du silence », exhalaient leur plainte comme elle venait à leurs lèvres, sanglotante ou imprécatoire, disproportionnée.

Mais voici presque tout à coup, parachevé en Rodó, le type du parfait écrivain, de l'âme la plus discrète et de la pensée la plus civilisée. Maître de son art autant que de lui-même, unissant les plus hauts dons littéraires à la conscience esthétique la plus aiguë, l'amour ardent et grave de la vérité à la plus sensible intelligence des formes, Rodó est bien le modèle le plus rare et le plus précieux en des pays où le défaut de culture classique héréditaire laisse chacun livré à la spontanéité native.

Pour trouver dans la prose le ton d'une noblesse constante, l'envol d'une pensée maintenue en beauté par l'expression la plus pure, sans faiblesse pour l'affluence incolore, ni défaillance devant « la rébellion de la parole qui se refuse à donner toute son âme », il faut, en effet, arriver à Rodó. La prose de Montalvo elle-même, — dont il a fait le suprême éloge, en des pages qui n'ont pas leurs pareilles, par la magnificence du style, dans la critique espagnole, — est une prose d'exception, admirable à titre d'élégance très personnelle, archaïque et intransmissible.

Rodó, lui, consacre superbement une nouvelle prose, vivifiée par le rythme. Déjà sa logique elle-même, toute en courbes harmonieuses et en délicats procédés d'ennoblissement et d'épuration, remplissait son esprit d'une immanente musique. L'ondulation de sa pensée se déployait suivant un rythme intérieur et vivant, sans jamais se figer dans la froideur d'une

correction inerte. Par cette harmonie infuse, son don de persuader est de vertu musicale. Ainsi ailé de rythmes, un livre aussi grave qu'*Ariel* paraît vraiment aérien, d'une insaisissable grâce.

Il mit aussi, un des premiers, dans notre prose aux prétorienne déclamations, le sens de la mesure, la réserve, le pouvoir de suggestion indéfinie. « Personne ne se refusa autant que lui, avec un si juste sens de la musique, à élever la voix », dit, en parlant de la prose d'*Ariel*, ce parfait connaisseur qu'est M. Ventura Garcia Calderon, dans une étude, de tout point admirable, qu'il a écrite sur Rodó, et qui est vraiment, de beaucoup, ce qu'il y a de mieux parmi celles qui furent publiées jusqu'ici sur le maître uruguayen (1).

Ecrivain réfractaire, s'il en fut, à tout mièvrerie, il affectionne cependant, dans ses raisonnements, les transitions nuancées et fondues, la grâce et la facilité des beaux mouvements graduels, la circulation rythmique des idées et des sentiments dans la période harmonieuse. Quand son lyrisme va s'exalter, le prélude en est long et ténu. Il aime passer d'une idée à l'autre par des pentes douces et fleuries, s'accompagnant d'une ronde de belles images entrelacées de guirlandes. Son art offre partout les lignes calmes et pures des paysages classiques. Même plus tard, quand le souffle devient plus large, et que la période, plus ample, ramassant à son passage nombre de richesses, s'en va puissante et rapide, les phrases se succèdent sans se bousculer, avec l'ondulation profonde de grands fleuves tranquilles, où s'est apaisé le tumulte de tous les torrents tributaires. Jamais les cris de révoltes brusques, ni les saillies de l'humour n'en altèrent la grave cadence.

Avec la plus lucide connaissance de lui-même, il a esquivé tout risque de montrer peut-être les lacunes ou les défaillances de son tempérament.

Nulle part ne s'accuse en lui cette disparité, chez d'autres si fréquente, entre l'homme et l'œuvre : l'âme de ses livres fut son âme pour ainsi dire journalière. De là cette haute unité de ton. Depuis *El que Vendrá* jusqu'à *Los que callan*, la même mélodie spirituelle se déroule.

(Une telle égalité, même dans la perfection, finit toujours par

(1) Dans une histoire de la littérature uruguayenne, écrite en collaboration avec M. H. Barbageiata.

dépasser le but : on admire de confiance une fois pour toutes. Dans sa belle barque aux voiles latines tendues aux souffles d'un vent égal et toujours propice, il nous mène sur des mers si calmes qu'elles semblent d'éternité. Nous voudrions, parfois, le voir rompre sa sereine courbe ascendante par quelque audacieuse fugue, par quelque saut mortel dans l'ancre des passions, ou entendre du moins une aigre dissonance qui vînt ranimer le charme de sa mélodieuse méditation. Mais tout en elle est translucide. Et il n'est pas jusqu'à ses inquiétudes spirituelles qui ne baignent dans une lumière de béatitude : tout est là indemne de contagion ; il a beau avoir scruté toutes les perversions, imbibé sa sensibilité des plus captieux philtres, ils lui sont devenus inoffensifs en révélant le secret de leur composition.)

L'eurythmie intérieure préside à son enseignement. Pour lui, même le sentiment de la justice n'est qu'un sens délicat de la mesure, de la proportion. Le mal, la grossière erreur, la passion mesquine sont une dissonance désagréable dans « l'esthétique de la conduite ». Aussi croit-il à la vertu de l'art, à la force régulatrice du sentiment de la beauté. L'art étant le sommet d'où le regard peut le mieux embrasser l'ampleur de l'horizon humain, il voudrait que tous, même les plus humbles, puissent y atteindre. Ce serait la façon de fraterniser par en haut. Il voudrait qu'on fraternisât non seulement en Jésus, mais aussi en Renan. Prêcher l'amour de la beauté, prouver la morale par l'esthétique, apprendre la poésie du précepte, est pour lui « une sorte d'éloquence sacrée ». « La vertu est aussi un genre d'art, un art divin », dit-il. Avec une grâce toute hellénique, il dépouille sa « vertu » de toute austère gravité. Et sa balsamique onction n'a rien d'un mysticisme amollissant. « Faire sentir le beau est une œuvre de miséricorde », dit-il. La mission d'un art cordial lui paraît rédemptrice. Il voudrait réveiller chez les plus abandonnés, chez les oublieux d'eux-mêmes, le sentiment de la haute noblesse humaine ; voir en tout homme, en chaque homme, l'intégrité de ce qui est humain, et non seulement des échantillons plus ou moins mutilés de l'espèce. Pour cela, il enseigne le culte de la vie intérieure, où dorment, ignorées, les innombrables possibilités. Il veut que chacun, dans une trêve intime, se souvienne de son être réel et de sa vérité propre ; qu'il

« s'aide de la solitude et du silence », pratique la méditation désintéressée et jette sur les choses un regard rasséréiné et libre.

Personne en Amérique ne fut, de par la culture, plus européen, ni ne se sentit plus authentiquement citoyen du monde. Personne, cependant, ne tourna vers l'Amérique un regard chargé d'amour plus inquiet et de plus vigilant espoir. Afin de susciter en chacun de nous l'homme total, ayant droit, comme l'esclave de Térence, à tout ce qui est humain et intéressé au drame de l'univers, personne ne s'est plus évertué que cet évocateur de possibilités à découvrir des « perspectives indéfinies ». Mais personne, également, n'a touché avec une plus précise efficacité — (par exemple dans ses glorieuses études sur Montalvo et sur Bolivar) — les ressorts d'un orgueil plus exclusivement sud-américain.

Ce qu'il voulait, c'était que, comme il le dit lui-même, « à côté du fils fidèle de notre Amérique, qui porte, entre les choses propres de son esprit, le reflet d'une certaine latitude de la terre, se trouvât le disciple de Renan ou de Spencer, le spectateur d'Ibsen, le lecteur d'Huysmans et de Bourget ». Il voulait qu'on eût l'intelligence ouverte aux quatre vents de l'esprit et le cœur planté avec force au plus profond du terroir. Il voulait que le coin natal ne fit qu'un, avec le reste de son Amérique, pour former la patrie vaste et unique qu'il aimait, non seulement parce qu'elle est belle et promise au plus grand avenir, mais surtout parce qu'il la sentait *sienne*, toute, dans son unité morale et sa diversité.

Il nous a fait magnifiquement sentir la chaleur de son âme, par ailleurs distante et secrète, en ces portraits de héros américains qu'il a peints avec une touche puissante et tendre. Aussi est-il devenu, par ses prédilections et ses espérances, notre écrivain le plus aimé et le plus représentatif.

Moins original, quant à la manière, moins génial, dans le sens de la fraîcheur et de la joie créatrices, que Montalvo, par exemple, plus cordial, plus harmonieux qu'Andres Bello, Rodó, tout en étant si européen, est, précisément pour cela, l'écrivain en qui s'incarne, avec la plus grande pureté de lignes, l'esprit de notre civilisation.

Un autre, qui trancherait davantage par quelque originalité

étonnante ou quelque violente saveur régionale, ne représenterait pas l'inspiration de nos âmes, ni la teneur de nos habitudes intellectuelles, aussi réellement que cet écrivain qui a su, de façon si triomphale et si persuasive, dissimuler notre pauvreté d'invention autochtone. C'est dans son œuvre que se reconnaissent, dans sa plus haute expression, notre désir et notre pouvoir d'arriver à notre tour, après l'apprentissage rapide, à la parfaite maîtrise, notre aptitude à nous mettre, — puisque nous n'avons pu créer une civilisation exclusivement *nôtre*, — à l'unisson de « l'esprit des peuples à qui appartient, selon les propres termes de Rodó, le droit à l'initiative et à la direction, de par la force et l'originalité de leurs pensées ».

Pour cela, il voulait qu'au lieu de s'isoler dans une mesquine et jalouse indépendance spirituelle, dans le pauvre orgueil d'une espérance, illusoire d'ailleurs, d'autonomie intellectuelle, au lieu de prendre exclusivement la couleur du milieu chaque jour plus dénué d'âme et plus dépouillé des prestiges primitifs, les littérateurs rendissent un culte plus attentif aux aspirations du monde.

Ils n'y ont jamais manqué, d'ailleurs. Aucun courant n'a agité le Vieux-Monde sans aller faire de profonds remous sur le Nouveau. L'antique attente des galions continue pour notre Amérique, mais convertie maintenant à de plus nobles nécessités spirituelles. Et comme ce fut toujours la France qui incarna à nos yeux l'expression la plus belle et la plus humaine des aspirations universelles, nous l'avons toujours écoutée et suivie.

§

Ainsi dans cette Amérique « qu'on représente encore, dit Rodó, avec les attributs de la candeur primitive, vierge qui dort sur la plage », une génération fébrile et désenchantée d'initiations prématurées errait aussi, vers la fin du siècle, à la recherche de la parole qui pût lui rendre, avec la foi en elle-même, l'amour d'agir. Comme le Barrès de *Sous l'œil des Barbares*, Rodó appelait EL QUE VENDRÁ.

« Révéléteur, Révéléteur, l'heure est venue! »... — Toute l'Amérique entendit, surprise, la mélodie du muezzin, et devant sa pathétique interrogation demeura en suspens.

Nous attendions que lui-même, un jour, nous annonçât l'ap-

proche de *celui qui viendra*. Celui qui devait venir n'est pas encore arrivé!

Les jeunes gens de la génération qui, derrière Rodó, se levait durent l'écouter avec une anxiété que, même nous autres, venus plus tard, avons connue. Il dut leur apparaître comme le précurseur, cet *adelantado* qui venait d'écouter et de comprendre les plus troublantes révélations et savait, selon le mot de Barrès, de ces « endroits intacts où veillent mille chefs-d'œuvre ». Peut-être auraient-ils préféré un complice de plus, mais sans doute virent-ils en lui, sinon le maître que lui-même annonçait et qu'ils désiraient et ne désiraient pas, du moins le conseiller, le frère débarrassé des fièvres, quoique frissonnant encore, qui saurait peut-être, sans méconnaître cette sensibilité ambiguë et si chère par laquelle ils se créaient « les maux exquis » du poète, alléger le désespoir inerte qui paralysait leur élan.

Pendant que se répandait l'inquiétude de cette attente messianique, un grand, un divin poète nous la faisait oublier. Il allait, à travers le continent, charmant au son de sa cornemuse les esprits juvéniles qui soupiraient pour qu'en Amérique se développât, malgré son exotisme ou plutôt à cause de cet exotisme même, la vertu du lointain renouveau.

Malgré l'assurance du triomphe, Dario voulait sans doute que le fait d'admirer sa poésie ne dispensât point de la bien comprendre; il voulait même qu'on le comprît avant de l'admirer. L'horreur de l'abaissement de sa manière commençait déjà à le crisper chez ses innombrables imitateurs. Nul n'avait déterminé cependant la vérité et l'âme du poète, ni les distances qui le séparaient de sa cohorte. Il trouva alors, dans Rodó, plus qu'une sensibilité jumelle ou une identique conception de l'art, l'intelligence la plus ouverte, la mieux parée du goût le plus exquis et le plus conscient. Le poète exilé « d'un Versailles dolent » trouva quelqu'un qui le présenta royalement. Poète et penseur étaient des esprits dissemblables, unis seulement par l'amour et la subtile compréhension de ce genre de beauté inconnu jusque-là en Amérique. Cette conjonction heureuse entre toutes marque le point culminant de l'ère nouvelle, la plus brillante dans notre histoire littéraire.

Grâce à cette union, le « frisson nouveau » qui, déjà, avait

secoué les initiés, passa en une seule vibration dans l'âme même du continent. Jamais la parole qui commente et la poésie qui suggère ne résonnèrent en harmonie plus délicate.

Unissant en faisceau l'œuvre et l'interprétation, Dario et Rodó abrégèrent, pour l'Amérique et l'Espagne, un labeur d'initiation, d'assimilation et de raffinement de je ne sais combien de lustres, étant données la lenteur et l'intermittence de nos apprentissages directs.

L'admirable essai parut, sans nom d'auteur, comme prologue de *Proses profanes*; mais il n'y eut pas un lecteur qui, se rappelant le rythme aérien, la haute émotion spirituelle de cette suprême invocation *au Révéléateur*, par exemple, hésitât un instant à l'attribuer à José Enrique Rodó. Qui sinon lui? Aucun de ceux qui, en Espagne, avaient déjà loué Dario, aucun écrivain connu n'avait coutume de mettre en sa prose cette musique contenue et palpitante. En Amérique, Ventura Garcia Calderon, qui a publié, ici, depuis, sur ce même Dario, des pages magnifiques et puissantes, également harmonieuses, était alors un inconnu, à peine adolescent.

Ce savoir élégant et si sûr, cette sensibilité de « paysage choisi » comme chez Verlaine, ce rythme insinuant et si pur ne pouvaient être que de Rodó!

Le poète de *Proses profanes* se trouve là tout entier. Dario, un peu plus tard, comme en un vague reproche, dit en parlant de sa poésie : « On la crut en marbre, elle était en chair vivante. » Si Rodó ne découvrit pas ou du moins ne s'appliqua pas à dégager dès lors cette âme qui devait se montrer par la suite « sentimentale, sensible, sensitive », c'est qu'en vérité, elle y respirait secrète et insaisissable. Si elle passait furtive comme un souffle dans certains rythmes soupirants, elle ne voulait point qu'on la remarquât, à moins que ce ne fût seulement dans son geste de pudique retenue. Prisonnière parmi les marbres, elle montrait les trésors les plus rares de la demeure enchantée, mais non ses peines de captive, ni son angoisse sous le philtre d'oubli. Elle aurait fui le maladroit qui eût voulu la réveiller.

Plus tard, le poète aborda l'existence commune et chanta avec une haute mélancolie. Mais dans ce livre superbe il ne fut que le poète « exquis » et pour cela solitaire, — admirablement défini par Rodó.

Délicieux dilettantisme que celui de Rodó en poésie. Par raffinement autant que par largeur d'esprit, il cédait à tous les charmes. Mais, derrière le critique ondoyant, on sentait, mûrissant sa doctrine, le jeune homme qui voulait rappeler à tous, par-dessus les innombrables beautés de l'art, l'essentielle beauté d'être un homme. Sa précoce et douce gravité ne fut que le haut sentiment de cette vocation d'apôtre délicat et intime. Lui qui semblait n'avoir connu de la jeunesse que l'angoisse de l'attente et la soif d'idéal qui dépasse tous les credos, sentit aussi la fraîcheur d'un enthousiasme purificateur et vint nous dire son évangile platonicien.

Aussi, quand Prospero, invoquant le génie de l'air, adressa son exhortation à la jeunesse qui pense, toute l'Amérique reconnut qu'un puissant guide spirituel avait surgi pour le Continent. Cet *Ariel*, qui rayonne d'une grâce sereine vraiment hellénique, dissipa une trouble atmosphère.

Ce fut son chef-d'œuvre. Il se propagea comme l'annonce de la « vie nouvelle » pour laquelle Rodó avait soupiré durant sa crise de jeunesse. Il relâchait en heureuse plénitude les forces qu'un illusoire barrèsisme avait retenues dans une frémissante inhibition. Le don de persuasion, la pureté cordiale de son appel étaient tels, que nul alors ne remarqua combien impropre et peut-être nocif était en Amérique cet enseignement si sain par ailleurs. Si l'on n'avait senti en ses accents l'impossibilité d'ironie qui caractérise son austère et douce générosité, vraiment on aurait pu sourire de ce danger de prêcher le désintéressement à des prodigues, l'amour de l'idéal à une race de Quichottes, le culte des héros à la terre promise des *caudillos*, le doux *otium* classique à des oisifs invétérés, la culture de la vie intérieure à des natures réfractaires à l'action, la morale du beau à l'époque où l'on raffinaient sur l'esthétique du mal, l'universalité au pays de l'improvisation...

Un tel évangile était plutôt de nature à être prêché aux Etats-Unis, dont Rodó analysait au reste le sens de la vie dans des pages d'une sagacité merveilleuse, en nous présentant le progrès comme le modèle de perfection que, précisément, nous ne devions pas imiter.

Mais, l'inopportunité n'était qu'apparente, il n'y avait de danger qu'à ne pas bien comprendre. Rodó précisait, avec son sentiment exquis des nuances et ses facultés à la fois idéalises-

tes et réalisatrices, la part de l'action et celle du rêve, ou plutôt l'ennoblissement des réalités quotidiennes par leur compénétration avec l'esprit tutélaire et intime d'un idéal, d'une vertu qui donne son sens supérieur à la vie. Il prônait la beauté du bien désintéressé, sans souci du profit qui en résulte toujours, suivant cette autre *arithmétique morale* que conseillait Franklin.

Bien qu'il eût pu paraître inactuel ou surabondant de nous prêcher l'idéalisme, son exhortation n'était pas pour cela moins persuasive. Sa vérité résidait toute dans sa beauté. Elle se propagea avec le charme d'une religion pour des hommes raffinés et sages.

Tout le monde, dès lors, reconnut en lui un maître. Et ce fut ainsi que commença, avec la réussite de sa vocation, la fatalité d'une « mission ».

Avec les ans et la science des âmes, qu'il a approfondie avec prédilection, stimulé aussi par l'autorité qu'on lui a reconnue, ce don de persuader devient en lui un besoin assidu de guider, de préserver, de rétablir l'ordre et la beauté dans les esprits troublés. Ce fut toujours le côté cordial, l'impulsion première de son œuvre. C'en est maintenant la force vive de persévérance, sa vocation irrésistible. Celle-ci s'est exaltée en pitié, en idéal rédempteur. Si les « intérêts de l'âme » furent toujours sa préoccupation la plus haute, il veut maintenant les servir de plus près, dans la conscience de chacun. Il voit les possibilités sans nombre qui attendent l'appel efficace dans l'âme la plus dévastée. Il contemple l'infinie virtualité de la vie, non avec le vertige, le regret et la perplexité d'un Amiel, mais avec une volonté lucide et opérante. Son but est de susciter ces résurrections de tant de vivants ensevelis dans leur propre inconscience. Par son amour de la vie et sa fierté d'homme, il veut régler selon le temps et les lois universelles la direction de nos changements inévitables. Et avec une puissante abondance, avec une inventive obstination de missionnaire, il reprend infatigablement — ce sont ses *Motif de Protée* — toutes les raisons d'espérer, changeantes comme nous et avec nous. Il se penche sur tous les malades de la volonté, soutient les vocations chancelantes, fait jaillir de nouvelles sources d'espoir là où le total découragement a tari les anciennes. Il croit sauver des richesses ignorées,

même chez les plus pauvres d'esprit. Il prend en vérité charge d'âmes.

Condescendance généreuse, mais excessive. « Parfois, nous dit Ventura Garcia Calderon, parfois cela nous importune que Prospero, pour nous consoler, vulgarise les conseils d'hygiène sentimentale que nous apprîmes dans les manuels anglicans de Smiles (1). » Il ne nous force jamais à cette « gymnastique emersonienne » qui nous fait « aller de sommet en sommet » avec « une âme toute hérissée comme de pointes infinies pour la foudre ». Cela effraierait peut-être ceux qui viennent en quête de confiance en soi. Rodó préfère employer, inépuisamment, la persuasion lente et discursive.

Etant donné le but qu'il se propose, il n'y a pas de possibilité, vraiment, d'en sortir avec une allure plus fière. La confiance optimiste en la raison est peu favorable au lyrisme que nous aimons. Il est tellement plus facile de nous émouvoir avec les voix pathétiques du doute et de l'anxiété de l'âme. Il fallait un artiste puissant pour faire resplendir en beauté ces espoirs défraîchis par les familiarités du sens commun panglossien. Rodó y réussit merveilleusement.

Mais si on pense à tant de régions inexplorées de la vie et de l'histoire d'Amérique, qui purent donner à sa plume l'occasion de peindre des fresques aussi impressionnantes que celles où se détachent les figures, qu'il fait si puissamment revivre, de Bolivar et de Montalvo, on est tenté de regretter qu'une si haute intelligence se soit longuement évertuée à prouver des choses d'une évidence immédiate.

Oubliant l'aérienne, l'exquise légèreté d'*Ariel*, tout le monde crut à cette nouvelle œuvre comme si elle était son chef-d'œuvre. Un souffle tellement magnanime élève, vivifie ces pages. Elles nous font penser à la hauteur d'âme d'un Marc-Aurèle non désabusé par l'expérience de l'empire, plutôt qu'aux leçons de savoir vivre d'un Lord Chesterfield qui aurait su écrire en aussi grand style. Et de même que Rodó transforme en larges visions poétiques les vues d'un simple éducateur, de même on ne peut pas confondre ses apologues de moraliste avec ceux dont un Franklin usait avec une bonhomie familière.

(1) Une note signée par les deux collaborateurs de *La Literatura Uruguaya* dit que les opinions sur Rodó qui s'y trouvent appartiennent à M. Garcia Calderon. M. Barbagelata a énoncé les siennes ailleurs.

« Par ces courts récits, — dit M. Garcia Calderon, dans cette étude qu'il faudrait citer à chaque pas, tellement elle a défini tous les aspects de la pensée du maître, — Rodó mérite d'être considéré comme un de nos meilleurs romanciers. » Il peut être aussi considéré comme un poète de la pensée, dans ce sens qu'il a imprégné son œuvre de l'harmonie de son âme.

§

La mort s'est abattue brutalement sur ce penseur qui en écarta toujours l'ombre de devant son âme. Rodó est mort presque subitement, loin de tout regard ami, à Palermo, au moment où il s'apprêtait à venir ici. Il voulait connaître cette douce France qu'il avait tant aimée, toujours, et surtout maintenant.

La mort est venue le surprendre sur son chemin de pèlerin. Ce sage, qui avait conseillé les nécessaires ingrátitudes de l'Enfant Prodigue pour préparer les retours profonds, aurait tiré, de ses jours errants, d'émouvantes leçons pour son âme, qu'il voulait renouvelée par eux. Ainsi reste inachevée une vie qui montait vers sa perfection. Artisan avant tout de son propre esprit, Rodó cherchait dans les voyages « cette émancipation complète qui est, selon lui, le terme idéal d'une existence progressive ».

La plénitude de la gloire, de la force et de la sagesse l'attendait avec toutes les couronnes. Et il aurait su vieillir magnifiquement, lui qui dans sa jeunesse pensive et grave ne voulut point être jeune. Cet homme sans mélancolie ni condescendances envers les voluptés ne connut qu'un peu tard peut-être la souffrance des rêves mutilés, des ambitions déçues. La politique n'accepta pas tout entier l'homme d'action que guidait ce rêveur sagace. Il s'exila doucement, loin de ces luttes contre les forces inférieures qui mènent le monde de l'action. Déjà il retrouvait sa limpidité dans la solitude. Il travailla toujours dans le calme et l'isolement, ignorant presque ses succès, ne faisant rien pour les accroître et encore moins pour en profiter.

La vie si pure de ce solitaire ami des foules est aussi un enseignement. Condamné par sa propre grandeur, même au milieu de ses disciples, à une des plus vastes solitudes d'esprit, il ne s'en est jamais plaint. Peut-être même, n'aima-t-il pas

sa gloire : parmi ses innombrables admirateurs, sa prédilection intime allait vers *ceux qui se taisent*.

Jamais, en Amérique, ne s'éteindra l'écho de la voix de Prospero, congédiant ses amis ; chaque génération l'entendra à nouveau : émerveillée et doucement pensive, elle s'avancera vers la vie terrible, se sentant meilleure après l'avoir entendue (1).

GONZALO ZALDUMBIDE.

(1) Rodó laisse quelques continuateurs de son impulsion idéaliste. Parmi eux, le plus brillant et le plus fort est sans nul doute M. Francisco Garcia Calderon. Rodó avait mis en lui son espoir de voir grandir et triompher en Amérique le type d'écrivain qui convenait le plus à notre avenir intellectuel. Dans ses livres les plus notoires, *Les Démocraties latines de l'Amérique* et *La Creacion de un Continente*, M. Francisco Garcia Calderon a développé, en leur donnant un tour philosophique et scientifique, les raisons de cet idéalisme essentiel dont la générosité lucide, fertile en directions civilisatrices, est en somme, pour nous, la forme la plus agissante et la plus réalisatrice. Ayant débuté avec *De Litteris* par une sorte de suite à *Ariel*, il est arrivé en ses derniers livres à nous donner la plus haute synthèse de notre vie politique et morale. Dans ces ouvrages magistraux, nos vastes et turbulentes démocraties prennent conscience d'elles-mêmes et de leurs destinées. De bonne heure on avait reconnu à ce jeune maître une autorité qui, maintenant, le désigne tout naturellement comme le véritable continuateur et le successeur de Rodó.